

LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE—RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 25 NOVEMBRE 1876

No. 27

MONTREAL, 25 NOVEMBRE 1876

Il s'est élevé dernièrement une petite discussion entre le *Star* de Montréal et le *Nouveau-Monde* au sujet de ce que le premier appelait "le système déplorable d'éducation suivi dans notre province, et des réformes que revendiquaient l'abbé Chandonnet, le journal de l'*Instruction Publique* et le *Réveil* pour permettre aux canadiens-français de marcher d'un pas égal à celui de leurs compatriotes anglais."

Le *Nouveau-Monde*, relevant ces paroles du *Star*, laisse aller le paragraphe suivant au milieu d'un long article :

" Nous admettons que l'instruction primaire n'est pas aussi développée ni aussi perfectionnée sous certains rapports parmi nous que dans le Haut-Canada et aux États-Unis. Mais si nos contradicteurs étaient de bonne foi, ils avoueraient de leur côté que, pour la haute éducation, le Bas-Canada est non-seulement l'égal du Haut-Canada et des États-Unis, mais qu'il leur est même supérieur. Alors pourquoi tant décrier sa province, quand il est avéré que, si elle le cède à quelques pays sous certains rapports, elle l'emporte sous d'autres? D'autant plus qu'il nous semble que la haute éducation a bien pour le moins autant d'importance que l'instruction primaire, vu que c'est elle qui forme les classes dirigeantes de la société."

Pour nous, l'éducation publique est la première des questions, pour ainsi dire l'unique question. Elle ne prime pas, elle absorbe toutes les autres et, cependant, chez nous, elle semble aussi vierge, aussi neuve que la question du pôle nord pour des africains. On voit les parlements se réunir invariablement chaque année, et jamais un mot n'est dit sur cette question vitale qui est la moëlle et le sang d'un peuple. Depuis que le Canada existe, l'éducation tout entière a été laissée aux mains du clergé; il semble que ce soit chose indifférente à l'État; les gouvernements sont enchantés d'être débarrassés de ce soin et de s'en rapporter uniquement aux prêtres et aux religieuses qui semblent les tuteurs nés, les seuls chargés par une loi qu'échappe à tous, mais cependant très-évidente, du soin périlleux de l'enseignement et de ses incalculables responsabilités. On croit que l'État n'a rien à faire parce que le clergé s'est en apparence chargé de tout, et l'État a abdiqué, et l'État a considéré comme chose étrangère ce qui est le premier de ses devoirs.

Nous qui avons puisé nos principes aux grandes sources de l'histoire, dans la *Magna Charta* accordée aux barons anglais, dans les revendications des communes de France au 15^e et 16^e siècles, dans la "Pétition des Droits," *Bill of Rights*, qui est la base de l'état politique et social moderne, dans la Déclaration de l'indépendance américaine et dans celle des Droits de l'homme faite par la première assemblée populaire de France, nous ne craignons pas de dire avec la Constituante: "L'État doit l'instruction primaire à tout le monde; il doit l'instruction supérieure à tous les capables"

Nous y voici. C'est de l'éducation supérieure qu'il s'agit en ce moment, d'après ce que réclame le *Nouveau Monde* pour ses dieux, de cette éducation qui se doit à tous les capables, d'après nous. Le *Nouveau-Monde* a cru pouvoir se garder le bœuf en donnant l'œuf, " Nous admettons, dit-il, que l'éducation primaire, dans notre province, soit inférieure, mais... pour l'éducation supérieure! oh! oh! c'est là que nous sommes forts. Montrez-nous une éducation supérieure comme la nôtre dans la province d'Ontario et aux États-Unis."

Ceci est une assertion, une pure assertion que le *Nouveau-Monde* ne soutient d'aucun fait, mais voyons ce qu'elle vaut.

On nous accusera tant qu'on voudra de décrier notre pays, de trouver à redire en tout, de ne voir que des fautes, que de l'infériorité, que çà, que ça...eh! pardieu, nous ne sommes pas un médecin qui offre des tartines de miel à des cholériques, et quand nous voyons un peuple qui a perdu deux cents ans dans la plus pitoyable et la plus détestable éducation qui se puisse donner: "holà, vite, crions-nous, changeons cela, à coups de pioche, à coups de pique, à coups de n'importe quoi, mais vite, démolissons, il n'y a pas une minute à perdre dans le 19^e siècle, pas plus pour les peuples que pour les hommes, et surtout quand on a derrière soi deux siècles de perdus, et surtout quand on marche si vite partout ailleurs que nous resterons certainement en dehors de l'humanité, comme une queue coupée, si nous ne marchons pas aussi: "Quand tout avance, ne pas avancer, c'est reculer." Eh bien! nous sommes rendus assez loin

comme cela dans le recul, et s'il ne se présente pas bientôt, ah ! mais bientôt, c'est urgent tout de bon, un gouvernement déterminé qui fasse de l'éducation sa première affaire, qui établisse des collèges laïques et des écoles spéciales laïques, nous sommes finis, et adieu notre race.

On dira que ce n'est pas là l'affaire du gouvernement ; que, dans les pays libres, ce sont les municipalités, ce sont les citoyens qui se chargent de l'éducation publique et la sustentent au moyen des cotisations. Nous répondons que notre pays ne ressemble à aucun autre pays sur terre, et que c'est une moquerie, une odieuse et abominable moquerie que de s'en remettre purement aux cotisations scolaires dans un pays où les gens ne connaissent pas la valeur de l'éducation, où les hommes riches, de profession ou autres, élevés dans le dédain de l'éducation, ne peuvent avoir le moindre désir de faire pour elle quelque sacrifice que ce soit. Et la preuve de cela, vous l'avez en quelque endroit de la province que vous veuillez jeter les yeux. Il n'y a rien à quoi l'habitant des campagnes répugne comme à la taxe scolaire ; il n'y a rien pour lequel l'homme riche des villes veuille le moins déboursier que pour ce qui concerne l'éducation. Et, en vérité, c'est bien simple ; de quoi les accuserait-on ? On apprend, d'une part, à l'habitant que l'éducation lui est funeste, et, d'autre part, à l'enfant et au collégien que l'instruction poussée au delà d'une certaine limite, est plus dangereuse qu'utile, qu'il ne faut en avoir que ce qui est strictement nécessaire à la profession qu'on embrassera plus tard. Est-ce vrai, cela, oui ou non ? Mais, par exemple, cette limite, au delà de laquelle l'instruction devient pernicieuse, c'est Lui qui l'a posée, Lui, cet être collectif, Lui qui est un de légion, le tuteur-né de l'éducation publique. A l'heure où l'éducation devient pernicieuse, c'est lorsque l'esprit, s'ouvrant à des horizons qu'on lui a tenus soigneusement cachés, et comprenant le monde, la science, autrement que par le stupide, que par le mortel enseignement du collège, ne peut faire autrement que de s'affranchir et de secouer cette paternité ecclésiastique qui pèse sur lui comme le vampire sur la poitrine.

Dites-nous le, oui, dites-nous le ; venez avec nous à la face du pays, vous qui réclamez la supériorité de l'éducation collégiale et universitaire de notre province, venez dire ce qu'on enseigne dans ces collèges. Il n'y a pas longtemps encore, il y a à peine quelques mois, avant les lettres de l'abbé Chandonnet, n'avait-on pas l'abominable, la criminelle audace de déclarer officiellement, dans les livres et par les paroles prononcées en plein parlement, que notre éducation *primaire* était une des premières du monde, que le nombre des enfants canadiens suivant les écoles ne le cédait à celui d'aucun des pays les plus éclairés de la terre ? Qu'est devenue cette assertion aujourd'hui ? A la lumière écrasante de la comparaison, à la révélation venue de Philadelphie, il a bien fallu rester coi, et, l'audace se déplaçant, affiche aujourd'hui notre éducation collégiale

comme la première de toute l'Amérique. Ah ! vraiment, eh bien ! qu'enseigne-t-on dans nos collèges, oui, qu'enseigne-t-on ? Fuisque vous avez mis de l'eau dans votre vin et que vous avez fait quelques petits aveux, nous vous imiterons. A notre tour, nous concéderons quelque chose ; nous admettrons que dans les collèges canadiens, les élèves attrapent quelques bribes de grec et de latin, de belles-lettres et de rhétorique, assez pour leur donner une teinte classique, une notion faible des grandes études qui sont la base sur laquelle s'appuie toute étude ultérieure ; nous concéderons qu'ils puisent quelque idée de la formation des langues, qu'ils acquièrent, sans qu'ils s'en doutent, les assises indispensables sur lesquelles s'édifie toute éducation purement littéraire..... et après ? Que leur montre-t-on en fait d'histoire, de géographie, de sciences..... ? De la philosophie ! Pas le moindre mot. Ils en sont encore à St. Thomas d'Aquin. Ils ne connaissent rien de la science moderne, science funeste qui a réduit à néant tant de choses. Au milieu d'un monde nouveau, ils sont déclassés. Qu'apprennent-ils en fait de critique historique ? Ils ne connaissent que l'Histoire Sainte, cette puérile légende, et ils n'ont pas d'idée qu'il existe d'autres auteurs que Rollin, Anctil et Gabourd. On les nourrit de fossiles, on les bourre comme des momies, et en sortant des collèges, il ne leur reste plus qu'à se faire embaumer.

Dites-nous si une bonne partie du temps des études ne se passe pas à entendre débiter des blasphèmes contre la société moderne et ses découvertes, contre ses tendances et ses agissements, "quoi ! Mais les trois quarts et demi de nos journaux ne contiennent pas autre chose, répété à satiété, à mort, sous une forme ou une autre, dans chaque numéro qui paraît, soit tous les jours, soit deux ou trois fois par semaine. Dites-nous si un élève, sortant de l'un quelconque de nos collèges, (à votre choix, allez-y) peut seulement faire un fait divers, traduire une dépêche télégraphique, et tourner une phrase dans un français supportable ? Nous avons bientôt quinze ans de journalisme sur la conscience ; et bien ! ce phénomène est encore à trouver pour nous. Dans les meilleurs écrits que des jeunes gens d'un talent réel nous apportaient, il y avait invariablement des fautes de français, grosses, moyennes ou petites à chaque phrase. Nous n'exagérons ni ne plaisantons. Il y a quelques temps, nous avons voulu par curiosité parcourir un article de la *Minerve*, écrit par un pédant ridicule qui s'imagine apprendre à têter à sa nourrice, et nous y avons trouvé tant de fautes, tant de fautes que nous l'avons planté là, et..... Dieu nous garde de recommencer.

Nous ne voulons pas nous étendre beaucoup sur ce sujet, la partie nous est trop belle, et ça ne serait pas généreux. Et puis, on viendrait encore, comme d'habitude, nous appeler parricide, dire que nous frappons le sein de notre mère, que, cette éducation que nous avons, où l'avons-nous reçu, si ce n'est au collège ?..... Oui, toutes ces stupidités là se débitent encore, et, il n'y

a pas plus de trois semaines, un niais quelconque, qui signait *Amicus*, dans la *Minerve*, les jetait comme du frais à la tête de notre jeune collaborateur, M. Martineau. Nous comprenons que lorsqu'on n'a pas un seul argument à présenter à l'adversaire, on se jette dans le sentiment, mais cette vieille rengaine " du poignard dans le sein de sa mère " est devenue tellement assommante que, mise en musique, les joueurs d'orgue de Barbarie même s'en défendraient.

Cependant, il faut conclure. Or, la conclusion, la voici :

Deux siècles d'expérience ont fait voir où mène un enseignement purement clérical. Cela mène à un moyen-âge perpétuel, à l'immobilité sociale et scientifique. Ceci se prouve par l'exemple de tous les pays où cet enseignement a été exclusif, et, n'y eût-il que le nôtre, un tel exemple serait concluant. Il faut donc, à côté de l'enseignement clérical, qui a ses droits et auquel nous ne voulons enlever que le monopole, il faut donc un autre enseignement, absolument laïque, ne relevant que des citoyens et de l'Etat. Sans cela, sans une éducation qui nous élève au niveau des autres peuples, nous ne sommes même pas une société constituée sur des bases équitables et justes.

En effet, il existe une foule d'inégalités entre les hommes, provenant de la naissance, de l'éducation, des capacités, des circonstances, mais ce que la société peut donner également à tous, elle le leur doit, et certes, s'il est une chose qui se puisse donner également au pauvre comme au riche, c'est bien l'éducation primaire, et, plus tard, l'éducation secondaire qui ouvre à la jeunesse toutes les carrières que ferme devant elle l'enseignement clérical. La société étant obligée de subir une foule d'inégalités, son devoir est de ne pas maintenir celles qu'elle peut faire disparaître ; or, de toutes les inégalités, la plus cruelle et la plus profonde est bien celle qui existe entre celui qui sait et celui qui ne sait pas ; l'un n'a aucun moyen entre les mains pour livrer la grande bataille de la vie, l'autre les a tous. De là suit que la diffusion de l'enseignement est le premier devoir de l'Etat, et la première des réformes à accomplir quand l'enseignement donné est insuffisant, ne répond pas au degré de civilisation et de progrès d'une époque et prive ainsi un peuple de la place à laquelle il a droit parmi tous les autres.

Voilà donc le devoir, l'impérieux devoir de l'Etat tout tracé. Eh bien ! quel est celui des gouvernements de la province qui ait songé jamais à le remplir ? Encore une fois, l'instruction publique a toujours paru chose étrangère aux yeux de tous les gouvernements ; aucun d'eux n'a même conscience de ce qu'il a à faire pour le pays ; la plus noble de toutes les tâches lui paraît en dehors de sa compétence et de son autorité, et nous avons, quoi ?..... Vous le voyez, ce que nous avons ; nous n'avons rien.

Nous le répétons pour la centième fois. Si le gouvernement ne prend pas en main l'éducation publique, non-seulement primaire, mais secondaire, s'il ne fonde pas des collèges laïques et des écoles spéciales laïques,

dans vingt ans d'ici, la race canadienne-française sera devenue une race d'ilotes et de parias ; nous serons tous casseurs de pierres, charretiers et portefaix sur le sol que nos pères ont découvert, qu'ils ont colonisé, qu'ils ont défendu et qu'ils ont illustré.

Au commencement de la semaine dernière, la *Minerve*, nous accolant avec le *Witness*, disait que ce dernier journal et le *Réveil* se taisaient sur la lutte électorale de Jacques-Cartier, sans doute pour ne pas compromettre M. Laflamme, que c'était là une tactique convenue entre le *Witness* et nous.

Le *Witness* n'a rien dit : le *Réveil* a parlé ; maintenant, la *Minerve* dit, huit jours après, en maintenant toujours le trait d'union entre nous et notre confrère anglais : " Quant au *Réveil*, qui n'a pas les mêmes raisons de se taire..... "

Et elle ne s'aperçoit pas elle-même de son énorme contradiction ! Que voulez-vous attendre de cette vieille radoteuse ?

Nous sommes bien aises de voir que quelques-uns de nos confrères conservateurs anglais se joignent à la presse libérale française pour protester contre l'influence cléricale indue. Ainsi, le *Guardian* de Richmond, dans un de ses derniers numéros, dit, que dans des circonstances ordinaires, ses sympathies seraient pour le candidat de l'opposition. — " Mais," continue-t-il, " nous entendons dire, qu'on a recours pour battre M. Laflamme, dans le comté de Jacques Cartier, aux mêmes moyens d'influence indue qui, ont été employés pour assurer l'élection de M. Langevin. Il paraît que le candidat libéral est dénoncé du haut de la chaire en des termes qui sont de nature à terroriser les électeurs et à les empêcher de voter suivant leurs convictions politiques. A cause de ces faits, nous espérons que M. Laflamme sera élu."

Puis, référant à la récente décision du juge Routhier dans la contestation de Charlevoix, le même journal dit : " L'Honorable M. Langevin a été déclaré dûment élu, nonobstant le fait qu'il a été prouvé qu'une douzaine ou plus d'actes de corruption et d'intimidation tant spirituelle que temporelle, ont été perpétrés par l'ex-ministre conservateur. Chose singulière ! et qui forme contraste avec cette décision, on a vu M. Landry être disqualifié personnellement pour n'avoir commis qu'un seul acte d'intimidation temporelle. Il faut, ou que la loi soit en défaut, ou que ce soit les juges ; il n'y a pas de milieu."

NOTES ET COMMENTAIRES.

La session locale sera à la hauteur des promesses du discours du trône, c'est-à-dire que rien ou presque rien ne sera encore fait pour l'avancement du pays, cette année-ci. La première chose sur laquelle le mi-

nistère de Boucherville semble aller vouloir se buter dès les premiers jours, ce sera la question des chemins de fer. Les soixante et cinq élus du Seigneur, qui ont l'honneur de représenter la province de Québec, n'ont le don de se laisser passionner que par ces questions matérielles-là. En hommes pratiques et en sujets de la noble Albion, on dirait qu'il n'y a que ce qui *paie* qui puisse les faire sortir de leur apathie canadienne-française. Tout autre sujet semble laisser ces messieurs parfaitement indifférents. Mais, quand il s'agit de chemins de fer, à la bonne heure! cela *paie*, on s'attend à avoir des *jobs*. Cependant, réussissent-ils encore dans cette branche-là? Sont-ils heureux et adroits? on se le demande.

Hélas! non, si on en juge par ce qui se passe de ce temps-ci à Québec. Les dernières nouvelles nous apprennent qu'il y a péril en la demeure et que trop d'intérêts sont en jeu pour qu'il ait entente. On ne s'y entend pas, on ne peut en venir à se concerter en vue d'une action future et unanime. Qu'on en juge plutôt. Il y a déjà près de quinze jours que nos ministres et députés se sont réunis, et il appert que les membres du gouvernement de Québec n'ont pas encore décidé quelle serait leur politique de chemin de fer, le seul *item* de quelque importance qui figurait dans le discours d'ouverture!

En attendant qu'on en puisse venir à une solution quelconque, on se chamaille sur la grave question de savoir si les comptes publics et même les autres rapports des divers départements seront prêts avant l'expiration des quatre semaines qui, selon M. Angers, doivent s'écouler d'ici à la fin de la présente session. Sans doute, lorsque l'Hon. Procureur-Général a annoncé aux députés émus la bonne nouvelle que la session durerait six semaines, un frémissement de plaisir et de contentement a dû parcourir la salle à la pensée de ce bon temps en perspective. Car, enfin, que sera-t-on durant ce temps-là, puisque rien de ce qui devait être fait ne l'a été en temps et lieu.

Écoutez plutôt le député de St. Jean nous peindre la situation à Québec, qu'il appelle très bien un *practical joke*. C'est un tableau tracé de main de maître et pris sur le vif de la réalité.

Pendant la dernière session, il avait été convenu que des arrangements seraient pris pour que la préparation et l'impression des projets de loi fut complétée avant la convocation des Chambres, afin que le Parlement, en se réunissant, pût se mettre immédiatement à l'œuvre et expédier avec diligence les affaires de la session. En vue de ce résultat si désirable, les règles de la Chambre furent amendées de manière à rendre obligatoire la préparation des Bills Privés et leur livraison aux imprimeurs dans les huit jours subséquents à la première insertion de l'avis de leur introduction dans la *Gazette Officielle*. Cette règle a été assez généralement suivie par le public, et tous les bills privés se sont trouvés rendus à destination en temps convenable. Mais pour les imprimer, il fallait des imprimeurs, et c'est ce qui paraît avoir fait défaut; au lieu de profiter de la vacance pour prendre, en temps convenable, les arrangements nécessaires pour cette utile innovation, les ministres ont indolemment attendu jusqu'aux premiers jours de la session pour conclure avec les imprimeurs. Il en résulte des retards inutiles pendant lesquels la Chambre est condamnée à une inactivité complète. C'est pourquoi, après huit jours de session, elle n'a positivement rien fait, et Dieu sait combien de temps encore cette inaction durera. En attendant qu'on puisse en apercevoir le terme, tous les députés qui ont laissé en arrière des occupations utiles pour venir s'acquitter de leurs devoirs législatifs, déplorent la perte de temps qu'on leur fait subir et ils regrettent avec raison que le Gouvernement n'ait pas fait de deux choses l'une: ou se préparer pour la session avant de la convoquer, ou retarder cette convocation jusqu'à ce qu'ils fût en état de commencer sérieusement les travaux sessionnels.

Rien n'est plus propre à déprécier notre Législature dans l'opinion du public que le spectacle de toute la députation se réunissant

ainsi quotidiennement pendant quelques instants pour constater qu'il n'y a rien à faire, et s'ajourner ensuite. Cela ressemble à une mystification, ce que les anglais appellent a *practical joke* joué aux dépens des représentants du peuple par quelques *loustics* installés par surprise sur les banquettes ministérielles.

Cet état de choses est regrettable à bien des points de vue; mais il est particulièrement domageable au gouvernement, que ce *far niente* déprécie dans l'opinion publique en lui dévoilant la complète ineptie des ministres.

Pour peu que cela dure encore quelque temps, le ministère de Boucherville finira par s'éteindre d'inanition.

Au nombre des anomalies qui pullulent en notre bien-heureuse patrie, il est de notre devoir de noter celle qui consiste pour une portion de notre presse à fulminer à tort et à travers contre tout ce qui sent, de près ou de loin, le moindre libéralisme. Et cependant, où trouver dans le monde un pays qui doit plus aux idées libérales que le nôtre? C'est au nom des principes libéraux que nos ancêtres ont revendiqué et ont obtenu les libertés politiques dont nous jouissons. Sans le libéralisme des Lafontaine, des Papineau, des Baldwin, où en serions-nous? Sous le rapport politique, nous en serions encore à gémir, comme peuple et comme race, sous le despotisme et le caprice des gouverneurs anglais?

Néanmoins, tous les jours, on peut entendre nos journaux à bons principes honnir le libéralisme et tâcher de prouver qu'il ne peut produire que des fruits détestables. Il y a quelque temps, nous soutenions une polémique contre le premier journal de la province pour prouver ce qui ne saurait être contesté que par des gens de mauvaise foi, à savoir que notre système politique tout entier repose sur les principes qui servent de point de départ à la Révolution française. Oui, on aura beau déblatérer à bouche que veux-tu contre le libéralisme européen, il est pourtant incontestable que notre constitution en est gangrenée. Mais il y a plus. Quelle différence y a-t-il entre le libéralisme et le conservatisme canadiens et le libéralisme d'Europe? Voici la seule différence que nous y trouvons, c'est que les libéraux d'outre-mer revendiquent l'application des principes de "89" à leur pays et que pour nous au contraire, il est arrivé que ces mêmes principes sont inscrits dans notre constitution politiques. Ce que les Gambetta et les républicains conservateurs cherchent à avoir en France, louons-en Dieu! il y a quelque trente ans que les Papineau, les Bédard et les Lafontaine nous l'ont obtenu ici. Liberté de la presse, *self-government*, etc., voilà ce que nous avons depuis longtemps, tandis que notre ancienne mère-patrie, combat, elle, sous les auspices des principes de 89 à se les donner.

En quoi sommes-nous donc si blâmables de professer ce que nos ancêtres ont sollicité de toutes leurs forces, quand on voit des gens qui s'intitulent encore conservateurs après nous avoir doté de la confédération, œuvre qui suinte le libéralisme par tous ses pores. Et veut-on une preuve de cette assertion? Un correspondant qui signe "un catholique" dans le *National*, va nous en fournir une démonstration palpable. Il va jusqu'à dire en le prouvant, que ceux qui, en 64, jetèrent les bases du système politique actuel, se soucieraient fort peu de respecter les enseignements du Syllabus qui venait justement d'être décrété par le Pape, mais qu'au contraire, ils surent être fidèles aux principes libéraux qui ont fait du Bas-Canada ce qu'il est.

Voici comment le correspondant catholique en question compare ce qui devrait être suivant nos conservateurs à, ce qui est, c'est-à-dire le *syllabus* et la constitution canadienne, œuvre des gens qui sont tou-

jours à reprocher aux libéraux de ne pas vouloir l'application des principes enseignés par le Pape.

10. La constitution ne mentionne pas une seule fois le nom de Dieu.

20 La constitution permet la liberté des cultes, erreur condamnée par les 15ème, 16ème, 17ème et 18ème propositions du Syllabus.

30 La constitution permet à la Législature de faire des lois relatives à la propriété, aux droits civils, à l'administration des hôpitaux, asiles, institutions et hospices de charité, l'infliction de punitions à toutes personnes, sans exception pour le clergé, erreur condamnée par les 19ème, 20ème, 24ème et suivantes propositions du Syllabus.

40. La constitution permet que des écoles soient ouvertes à tous les enfants, de chaque classe du peuple, affranchies de toute autorité de l'Eglise, contrairement aux 47ème et 48ème propositions du Syllabus, qui condamnent cette erreur.

50 La constitution permet le divorce et la législation sur le mariage, contrairement à dix propositions, depuis la 65ème jusqu'à la 74ème proposition du Syllabus, qui condamnent cette erreur.

60 La constitution ne proclame pas la religion catholique, l'unique religion de l'Etat, erreur condamnée par la 77ème proposition du Syllabus.

ARISTIDES PICHÉ.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

(Pour le Réveil.)

En Europe le vent est à la guerre, les éclairs sillonnent l'horizon politique, la diplomatie est aux abois, et les propositions qu'elle formule d'une voix balbutiante, se perdent dans des bruits d'armements formidables, sinistres avant-coureurs du choc des nations. De toutes parts on se prépare à la lutte, la Russie comme la Turquie, la Turquie comme l'Angleterre, les corps d'armée se forment, les arsenaux sont en mouvement, les chemins de fer Russes ont déjà reçu avis de se tenir à la disposition absolue de l'état, les transports de marchandises sont suspendus sur les lignes ferrées qui mènent vers la Turquie, et qui charrient à force des munitions et des approvisionnements; à moins d'un miracle, et le ciel s'en montre toujours avare à ces moments-là, il est très probable que sous peu, les étendards Moscovites et Ottomans flotteront en présence au souffle des batailles; nous nous trouvons fort heureusement hors de portée, et il faut espérer que du choc des armées jaillira pour l'Amérique en général et le Canada en particulier une source abondante de dollars. Les optimistes croyaient à la possibilité de la paix jusqu'à ces derniers jours, mais la déclaration belliqueuse de Lord Beaconsfield a soufflé sur ce beau rêve, et l'a fait disparaître dans les limbes des songes évanouis; de mauvaises langues ont remarqué que les discours du noble lord prenaient une teinte particulièrement belliqueuse, lorsqu'il les prononçait à la suite d'un banquet; quoiqu'il en soit, l'écho ne s'est pas montré rebelle, et la riposte immédiate du czar a été aussi carrée que le *speech* de M. Disraëli. Le grand ours blanc du nord paraît décidé à une lutte suprême, une fièvre patriotique s'est emparée de tous les slaves et les popes promettent le paradis aux braves qui tomberont sur les champs de bataille. Toutes les puissances sont, dit-on, d'accord sur la conférence qui doit se réunir à la fin de novembre, la Turquie elle-même y aurait accédé; mais qu'est-ce que tout cela mis en regard de la pensée de plus de cent millions d'hommes; *vox populi, vox Dei*; vouloir arrêter l'expansion naturelle d'une grande race, lorsque le moment psychologique a sonné pour elle, vouloir arrêter un empire verrouillé qui s'é-

croule sous le poids de ses propres institutions, c'est une entreprise impossible, l'histoire le prouve, et chacun de ces feuillets que l'on nomme des siècles, nous en donne de redoutables exemples; il serait plus aisé de faire retourner le Mississipi vers sa source.

Il est question, en Russie, de prendre une mesure qui n'aurait rien de rassurant pour le commerce anglais; le gouvernement de St. Pétersbourg aurait l'intention, au mépris du traité de Paris, de délivrer des lettres de marque pour la course, et nos voisins des Etats-Unis qui espèrent bien, en cas de guerre, devenir les maîtres du commerce Océanique, se réjouissent déjà, à l'idée de pouvoir courir sus, sous pavillon Russe, aux navires britanniques. Cette considération n'est pas de médiocre importance, quand on songe que les innombrables vaisseaux marchands de l'Angleterre sont éparpillés sur tous les points du globe, et que notwithstanding le nombre de ses navires de guerre, il lui sera impossible de les disséminer, de façon à protéger efficacement son commerce sur toutes les mers; c'est là le défaut de la cuirasse des anglais, qui trop embrasse mal étreint, la vieille Albion l'a éprouvé dans ses luttes séculaires avec la France, et à des époques où son empire colonial était bien moins étendu qu'aujourd'hui, les Jean Bart, les Duguay-Trouin et les Surcouf lui ont fait plus de mal, à eux seuls, que toute la marine militaire française. Il a été question aussi d'une alliance austro-anglaise, mais cette combinaison n'offre aucune valeur en présence de l'attitude de l'Allemagne, il est évident que Gortschakoff et Bismark sont compères, les Teutons ont promis leur neutralité et doivent surveiller d'un œil la Pologne qui aurait, à ce qu'il paraît, des dispositions à se soulever, et de l'autre, doivent suivre attentivement les mouvements de l'Autriche; ajoutez à cela que la France vient de déclarer solennellement, par la voix de son ministre des affaires étrangères, qu'elle resterait neutre, déclaration que la presse russe a fort bien accueillie, et dites-nous ce que pourrait faire l'Autriche dont la grande préoccupation dans ce moment est de tirer son épingle du jeu, et de sauvegarder sa propre existence; d'ailleurs l'Italie serait une alliée toute trouvée pour la Russie et l'Allemagne, et les politiques autrichiens pourront s'estimer fort heureux si la monarchie austro-hongroise n'est pas disloquée dans l'immense bagarre qui va se passer en Orient. Ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, ce sont les déclarations pacifiques de ceux qui tiennent les ficelles et qui donneront le branle; Gortschakoff, dans une circulaire qu'il adresse aux représentants de la Russie à l'étranger, explique la mobilisation d'une partie de l'armée Russe par la nécessité d'obtenir de la Turquie des garanties efficaces, et il prétend que le czar ne désire pas la guerre et l'évitera, s'il est possible; autant vaudrait dire que l'incendiaire qui met le feu à une maison, pour pouvoir la piller à son aise, a l'intention de rendre au propriétaire l'argent qu'il aura volé. Tout nous fait croire que dans notre prochaine chronique ou dans une quinzaine au plus tard, nous aurons à enregistrer deux et peut-être trois déclarations de guerre.

Il y a quelques jours, les journaux parlaient d'un cyclone qui aurait fait périr 20,000 habitants dans l'Inde, mais les forgeurs de nouvelles ont jugé à propos de mettre un 1 à la gauche du 2, de sorte que 120,000 personnes auraient péri par suite du sinistre; ce cyclone prend, ce nous semble, les dimensions d'un gigantesque canard.

Aux Etats-Unis, on est toujours réduit à des conjectures, à l'égard des élections présidentielles; d'après les dernières nouvelles, la Caroline du Sud serait ac-

quise aux républicains, mais il reste toujours à connaître les résultats de la Louisiane et de la Floride, où chaque parti naturellement s'attribue la victoire; il faut avouer qu'il y a dans la constitution des États une lacune grave, c'est une disposition bien vicieuse que celle qui tient en suspens les intérêts politiques de quarante millions d'hommes, par l'ignorance où l'on est du vote de quelques paroisses perdues dans l'intérieur des terres, loin de tout moyen rapide de communication, et l'élection au premier degré, par la majorité pure et simple du suffrage universel de toute la nation réunie dans ses comices, nous semblerait bien préférable au mode de procéder actuel. M. de Molinari, dans une lettre écrite au *Journal des Débats*, attribue les maux dont nos voisins ont soufferts, à la race des politiciens qui, dit-il, se recrute dans la partie la plus tarée de la nation, et qui fait mouvoir la masse des électeurs comme des marionnettes; bien que ce jugement soit un peu sévère, il ne manque pas de justesse, et fait voir que même dans une démocratie, on peut lâcher la liberté pour son ombre.

Décidément les Espagnols ne sont pas heureux à Cuba, les insurgés ont la vie dure, ils ont capturé un steamer Espagnol, le *Moctezuma*, et ont administré, sans aucun égard pour des nobles voyageurs, une raclée d'importance aux troupes espagnoles fraîchement débarquées; les hidalgos s'en frottent encore les côtes, et font de désagréables réflexions sur le manque de procédés qui caractérise les peuples décidés à conquérir leur liberté. Malheureusement pour eux, les Cubains vont avoir affaire à deux des meilleurs généraux de l'Espagne, Martinez Campos et Quesada; s'ils se tirent de celle-là, l'indépendance de leur patrie est assurée, et les Espagnols pourront dire adieu à ce sol américain, dont ils ont possédé jadis la plus grande partie, et qu'ils ont eu le don d'occuper pendant des siècles sans profit pour eux-mêmes, ni pour les populations qu'ils avaient soumises.

Au Parlement de Québec, les affaires vont leur petit train-train, nos honorables se la coulent douce, trop de besogne nuirait à leur précieuse santé chère aux électeurs, et si les séances sont un peu pâles, s'il n'y a pas de grandes mesures prises par les députés, c'est dans le but louable de conserver au pays des existences si utiles. Bien que les discussions parlementaires soient de leur nature chose sérieuse, il s'y glisse de temps en temps des intermèdes qui épanouissent la rate du public. Ainsi, à la séance du 20 courant, il y a eu des coups de bec échangés entre le gouvernement et l'opposition qui demandait l'époque à laquelle le Trésorier ferait son exposé financier et se plaignait à juste titre de ce que les bills privés ne fussent pas imprimés en temps voulu, ce qui entrave considérablement les travaux de la chambre. L'honorable M. Church a voulu faire des imprimeurs les boucs émissaires voués au juste courroux de M. Joly, mais le truc n'a pas pris et le chef de l'opposition a fait observer avec raison que le gouvernement accordant les contrats, toute la responsabilité du retard pesait sur lui. L'honorable M. Angers a voulu insinuer que la faute venait autant du comité des ordres permanents que des imprimeurs, mais aussitôt riposte vigoureuse de MM. Marchand et Laframboise qui prouvent la négligence du gouvernement et le tombent de la belle façon.

M. Angers essaye encore de ses arguties ordinaires, mais M. Marchand lui envoie des bourrades bien senties et incite finalement M. Angers à dire d'un ton aigre-doux que le gouvernement aurait été bien fâché de ne pas convoquer la session, parce qu'il se serait privé du plaisir de rencontrer l'opposition; et dire que

ces bons hommes se prennent au sérieux. C'est ce qu'ils appellent faire les affaires du pays; heureusement que, pour nous consoler, le poète a dit:

Pantins que vous êtes, dansez mes amours,
De ces girouettes l'on rira toujours.

UNE ACCUSATION INJUSTE

L'honorable M. Cruchet a développé, il y a quelques jours, à *Russell Hall*, cette intéressante thèse: "la prédication a plus d'action que la presse sur la morale, au Canada." Pour prouver son dire, il a pris à partie la presse en général; et après avoir donné un coup de patte en passant, aux romanciers français, il a accusé le *Réveil* d'avoir entrepris de démolir tout ce qui respire le christianisme, même l'observance du dimanche. Est-ce bien M. Cruchet, c'est-à-dire un partisan de l'évangile et du libre examen, qui parle ainsi? A-t-il été illuminé par le ciel, comme autrefois le prophète Elie, pour lancer contre le *Réveil* une accusation aussi grave? Nous inclinerions plutôt à croire que le malin esprit, lui a joué un de ces tours dont il est prodigue à l'égard des humains; et, en attendant que ce point délicat soit éclairci, nous mettons M. Cruchet au défi de montrer un article écrit par la rédaction du *Réveil*, dans un sens anti-chrétien. Quoi! ne sommes-nous pas chrétiens, parce que nous attaquons les abus de pouvoir du clergé catholique, sa prétention à diriger la politique et l'ignorance crasse où il laisse ses ouailles? Il nous semble que vous ou les vôtres, en faites tout autant, mais nous savons bien où le bât vous blesse; le *Réveil* n'a jamais cherché à démolir l'observance du dimanche, il s'est contenté de blâmer le puritanisme affecté qui tend à remplacer, dans l'observation du jour dominical, la religion véritable qui part du cœur, par des apparences mensongères, qui ne sont que le simulacre de la véritable piété, et il persistera dans ses idées, tant qu'on ne lui aura pas montré un commandement, qui nous ordonne, de par le Christ, de nous ennuyer le plus possible le dimanche. Ceux qui ne sont pas chrétiens, ce sont ceux qui voudraient renfermer le christianisme dans des bornes tellement étroites, qu'il faudrait être plus qu'homme pour devenir bon chrétien. Si la gloire de St. Siméon Stylite, et les tours de force des Fakirs Indiens empêchent M. Cruchet de dormir, il est libre d'imiter ces nobles exemples; mais pour nous, faibles mortels, après avoir travaillé pendant six jours, nous nous sentons la nécessité, tout en honorant Dieu, le septième, de ne pas passer cette journée tout entière, à nous regarder comme des chiens de faïence.

New York, le 19 novembre 1876.

(Correspondance particulière du *Réveil*.)

Monsieur le Rédacteur,

Pendant que le peuple américain se demande avec inquiétude quel parti aura soin de ses destinées; pendant que les *Returning-Boards* deviennent une succursale de la *Salle de Robert Houdin*—c'est-à-dire un lieu où d'habiles escamoteurs soufflent sur une majorité et la font évanouir en fumée—le *Broadway* continue de rouler ses vagues humaines avec un flux et reflux, d'autant plus régulier que la Lune ne s'en mêle pas.

Le point central où court toute cette foule, où les affaires, les cars, les lignes télégraphiques viennent se ramifier, c'est *City Hall*.

City Hall, c'est la place publique, le *Forum*, le cœur de la ville avec toutes ses artères, le seul lieu où l'on puisse réellement la sentir vivre et palpiter.

Quiconque est à *City Hall* peut saisir d'un coup d'œil ce que la civilisation américaine a de plus noble et de plus élevé.

Sans parler de l'édifice lui-même, remplacé bientôt par un palais plus grandiose, on ne peut s'empêcher d'être confondu devant cette masse de granit qui, sous la forme d'un triangle équilatéral, abrite aujourd'hui le *Central Post Office* de New York.

Mais cette architecture est trop lourde pour que nous nous y arrêtions.

Passons à la Presse—*Ad joves principium*—qui jette son reflet spirituel sur cette agglomération humaine. Saluons le Palais—passez moi le mot—du *Herald*; voilà au moins du style—je ne parle pas de celui de ses rédacteurs.—On est satisfait de voir un journal aussi bien logé; colonnes cannelées à chapiteaux corinthien supportant un attique du grec le plus pur; le reste de l'édifice est de la *Renaissance*, voire même de la décadence..... mais, le journal tout entier appartient au progrès.—Bien que l'on ait dit que l'esprit court les rues, nous soutenons que celui du *Herald* n'est pas de ce nombre; sa maison est un véritable Temple et nous nous inclinons devant la Presse glorifiée!

Horreur! *vade retro, satanas!* nous sommes en présence de l'édifice de la *Tribune*!—On ne peut le voir sans un sentiment de terreur involontaire; ce grand journal radical a un vêtement de briques qui ne le fait pas mal ressembler au fameux spectre rouge que savent si bien évoquer les nobles défenseurs de l'éteignoir! Son haut clocheton orné d'un cadran sinistre ajoute encore à la terreur qu'il inspire.

Dieu merci, voici le *Times*—qui partage avec le *World* un vaste bâtiment carré, épais et conservateur. Je ne connais qu'un défaut au *Times*..... c'est que je ne l'ai jamais pour le lire!.....

Saluons le *Sun* qui malgré le brouillard éclaire chaque matin les intelligences démocratiques.—Soleil ardent de la pensée sous lequel les fleurs de rhétorique poussent en abondance sur des feuilles que le printemps ne voit pas éclore, mais que l'âme humaine reçoit comme une rosée du ciel!

Faisons un signe amical, en passant, au *New York Daily News* que 10,000 garçons colportent le soir dans toutes les rues, dans tous les cars, sur toutes les avenues. Ces peti's irlandais, pieds nus, ou mal chaussés, ressemblent, il est vrai, à la chauve-souris qui se montre ordinairement au crépuscule, mais il est bien plus convenable de les comparer au joyeux grillon qui commence, comme le petit marchand de journaux, son refrain monotone à la première étoile!

Pauvres enfants! élevés, il est probable, par l'ignorance abjecte, mère de tous les vices, ils étaient destinés, peut-être, à ramper dans les bas-fonds de la société. Poussés par la cupidité misérable des leurs—ou simplement par l'indigence,—n'insultons pas la pauvreté!—ce qui devait les perdre, les sauvera peut-être! oui, car ils jetteront de temps à autre un regard furtif sur ce journal qu'ils offrent au passant; à force d'interroger ce papier qui n'est muet que pour les ignorants, mais qui parle à l'intelligence, ils en viendront, eux aussi, à savoir lire et penser, alors seulement, ils seront dignes d'être des citoyens. Ils pourront remercier le journal qui aura plus fait pour eux que la société! Tout en leur donnant du pain, ne leur aura-t-il pas appris à lire? Mais me voilà bien loin de mon sujet. Ebloui par tant de richesses, je voulais remonter le *Broadway* jusqu'à *Union Square*. Est-ce ma faute, si je trouve à

chaque pas des sujets de méditation! Mettez-vous à ma place, par exemple, et tâchez de rester froid devant ce beau palais que je rencontre à ma droite.

Je cherche avec empressement sur son fronton éblouissant où se présente un chef-d'œuvre de sculpture, quel est le roi découronné, mis à la porte par ses sujets qui loge dans cette merveille d'architecture en marbre blanc; car ce n'est pas du stuc, du simi-pierre, du marbre fabriqué, de la sculpture qui s'en va à la pluie; nous sommes en présence d'un véritable palais qui n'appartient ni à la ville ni au gouvernement.

Quel est donc le particulier assez riche pour se payer des chapiteaux corinthiens que Phydias ne désavouerait pas.

Est-ce un pied à terre pour S. M. don Carlos? ce voleur de toutes les Espagnes! Non! car, en ce moment il fait des économies pour enrôler de nouvelles bandes et se livrer à son ancienne profession. Est-ce donc à l'ex-roi de Naples, Ferdinand? pas le moins du monde. Ce pauvre diable de roi est si pauvre qu'il loge maintenant à Vincennes; c'est ce qu'on peut appeler la misère découronnée! Ce gaillard n'attrapera jamais d'indigestion dans ce portique grec si bien profilé. Eugénie comtesse de ses bas avec son noble fils prennent ensemble le frais en Suisse. Décidément notre chef-d'œuvre n'appartient pas à ces nobles manants, ni même au glorieux roi d'Araucanie, Aurélie Ier, le seul souverain véritablement aimé de ses sujets.

Je parie que l'*Echo des Deux-Mondes* ne sait pas pourquoi ce roi est tant aimé de ses sujets.—Eh! messieurs, laissez-moi vous dire que vous êtes vraiment trop crédules; ces honnêtes sauvages que la civilisation n'a pas encore rendus hypocrites ne déguisent pas leurs sentiments. Ils aiment Aurélie Ier parce qu'ils espèrent un jour le manger!!! Fiez-vous donc à l'enthousiasme des peuples maintenant! Puisque ces points panachés d'outrage n'ont pas daigné acheter ce monument, je n'ai donc pas d'autre ressource que de déclarer *urbi et orbi* le palais comme appartenant à *New York Life Insurance Co.*

"Sacrilège, dira l'un; humanité, dira l'autre; quel dommage, répétera le premier, imbécile répondrais-je, pourquoi *Life Insurance Co.* ne serait-elle pas aussi bien logée que ces souverains d'Europe, altérés de sang et de carnage? Ignorez-vous, cannibales, que ces nobles capitalistes vous donnent une prime sur votre vie, tandis que vos sauvages couronnés conduisent leurs peuples à la boucherie, et en fait de prime, après la défaite et même la victoire ne savent vous accabler que de taxes—c'est leur manière de vous remercier! Merci, j'aime mieux *Life Insurance Co.*!

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais je suis encore obligé de faire une digression; la faute en est à l'Empereur de toutes les Russies, ce grand ours blanc qui voudrait bien boire dans le Bosphore. Quoiqu'il soit Empereur par la grâce de Dieu—je crois que l'humanité lui élèverait un arc de triomphe, si pendant une dizaine d'années il daignait faire partie des animaux féroces en cage du *Central Parc*.

Que toutes nos banques sautent plutôt que d'avoir pour maître un de ces despotes dorés, emplumés, aussi prompts à déclarer la guerre qu'ils le sont en général à se cacher pendant la mêlée—ce n'est pas leur faute, il tiennent ces vertus de leurs ancêtres!

(Dernières nouvelles.)

New York est calme malgré la pluie: tous les esprits sont tombés à 30 degrés au dessous de zéro. Il est évident que les citoyens accepteront tout ce que

voudront bien leur imposer ces fameux *returning boards*; Hayes, ce sera une douche d'eau glacée.—c'est vrai, mais

Quand on a pas ce que l'on aime
Il faut aimer ce que l'on a

En ce moment on peut s'attendre à tout, excepté à la guerre civile que l'*Echo des Deux-Mondes* semble appeler de tous ses poumons. A quoi sert-il d'appeler aux armes, de brandir l'épée de la sécession quand il reste le congrès—le suffrage de tous les citoyens pour contrôle. Quatre ans ne sont pas 14 siècles et la vieille France en a bien supporté d'autres, dans ce vieil ordre anti-social qui agonise à cette heure.

ANTHONY RALPH.

ESSAI HISTORIQUE SUR LA VACCINATION ET LA REVACCINATION

(Pour le *Reveil*.)

Frappé de l'opinion peu favorable que la population canadienne professe contre la vaccination, et croyant que cette erreur n'est que le résultat d'un manque de renseignements certains à cet égard, je viens tenter de faire ici l'histoire de la vaccination, en relevant d'une manière impartiale les écrits des auteurs anciens et modernes, ayant fait autorité dans la science et en y ajoutant mes propres observations recueillies, en France, pendant l'épidémie de 1870-71 conséquence de la guerre contre l'Allemagne; trop heureux si, par mes efforts, je puis contribuer à vulgariser cette bienfaisante mesure.

Le mot vaccine est tiré du mot vacca, vache, en latin vaccinae variolæ. Ce nom appartient à une maladie éruptive, rangée par la science, dans la classe des affections pustuleuses, qui ne se développent chez l'homme, qu'à la suite de l'inoculation du cow-pox.

Remontant dans les temps les plus anciens, nous trouvons dans un ouvrage sanscrit le "Sanctey's Grant-ham" écrit par d'Hauventori, que l'inoculation de la vaccine était, à cette époque, connue et pratiquée dans l'Inde et dont voici le *modus operandi* alors employé, et qui est le même de nos jours; l'auteur dit :

"Prenez le fluide sur la pointe d'une aiguille ou d'un instrument aigu, fort, propre et spécialement réservé à cet usage et duquel vous aurez grand soin, piquez en le bras entre l'épaule et le coude, sans cependant obtenir plus d'une légère gouttelette de sang, et vous aurez alors la fièvre de la petite vérole qui, obtenue par ce moyen, est tout à fait bénigne et n'exige d'autre traitement que la propreté de la petite plaie faite par l'instrument inoculateur.

"Il ajoute: le bouton obtenu de la sorte préserve à jamais de la petite vérole le sujet qui le porte."

En 1819, M. William Bruce, consul à Bushire, écrivait à M. Erskine de Bombay, que depuis fort longtemps la vaccine était connue en Perse.

M. de Humboldt (essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne), prouve que depuis nombre d'années les habitants de la Cordillère des Andes, connaissaient les effets préservatifs de la vaccination et cite le cas suivant :

Un nègre qu'on avait sans succès inoculé de la variole, se refusait à subir une opération nouvelle alléguant qu'il l'avait contractée en trayant des vaches. Ce fait fut plusieurs fois observé, les paysans habitués à traire les vaches, contractent le plus souvent, une

sorte de maladie éruptive qui protège à jamais de la variole ceux qui en ont été atteints.

Mais tous ces renseignements dont nous sommes aujourd'hui amplement pourvus, n'avaient pas alors pénétré en Europe où la variole sévissait en souveraine et avait déjà, de sa main naissante, fauché des têtes couronnées.

C'est en Angleterre où nous retrouverons la vaccination vers 1760, et où elle était très-pratiquée. En 1798 Pearson écrivit un volume in 8° fort remarquable pour l'époque, sur la vaccination, alors peu en vogue, intitulé: *Recherches historiques sur la vaccine*.

Mais voyons apparaître en 1775 Edward Jenner, auquel on attribue la découverte de la vaccination. Chargé par le gouvernement anglais d'inoculer la variole dans les campagnes, il observa un phénomène curieux, dont nous avons déjà parlé, qui est la résistance à l'inoculation de tous les sujets ayant contracté le cowpox en trayant des vaches. Résolu d'avoir à cet égard une opération bien fondée, il fit rechercher pour les inoculer, tous les sujets atteints antérieurement au cowpox et cela sans distinction d'âge ou de sexe, mais il se heurta à un événement inattendu. Plusieurs de ceux qui étaient atteints du cowpox furent sensibles à l'inoculation de la variole, comme s'ils n'avaient jamais été atteints de cette maladie. Néanmoins, il ne se découragea pas, et continua ses laborieuses recherches, qui lui donnèrent enfin la solution du problème; l'éruption siégeant auprès des vaches fut l'objet de son attention, et il remarqua qu'elles différaient entre elles, les unes étaient efficaces, et les autres ne jouissaient d'aucune vertu préservatrice, quoique malgré cela elles produisissent comme les premières une sorte d'éruption passagère, sans nécessité. Employée en vaccin elle donne un bouton de fausse vaccine, avec un semblant d'incubation, mais sans effet préservatif.

La difficulté qui surgissait était en apparence insurmontable, où était le bon vaccin et à quoi le reconnaître puisque des personnes inoculées du cowpox, avaient plus tard contracté la petite vérole nonobstant les indélébiles cicatrices de la vaccination.

Ce n'est qu'après de grands travaux que Jenner en arriva à conclure ce fait, que l'affaiblissement du virus, par suite de la durée avait seul causé les insuccès. Il appuyait son raisonnement de l'analogie du virus cowpox avec le virus variolique qui ne jouit pas en tout temps de la même énergie, de là l'évidente nécessité de la vaccination après un laps de temps déterminé variant d'après quelques auteurs entre 5 et 7 ans.

P. DE MERVILLE.

M. DE MOLINARI SUR LES ETATS-UNIS

Bâtie en damier, comme toutes les villes américaines, entre le Mississippi et le lac Pontchartrain, la Nouvelle-Orléans occupe un espace de 9 milles (12 kilomètres) en largeur sur 6 milles de profondeur. Ses 240,000 habitants, parmi lesquels on compte 70,000 Français ou créoles d'origine française, sont donc logés fort à l'aise. Une immense avenue, perpendiculaire au fleuve, *Canal street*, sépare le quartier français de la ville américaine. Sur le trottoir de droite, en tournant le dos au Mississippi, on n'entend parler que le français ou le créole, ce qui revient à peu près au même; sur le trottoir de gauche, on ne parle que l'anglais, et les marchands ne comprennent même pas le français. Au centre de Canal street s'élève la statue en bronze de

l'illustre orateur Henry Clay ; la plupart des rues commerçantes débouchent aux environs. C'est le rendez-vous de la multitude des *cars* trainés ordinairement par des mules, qui sillonnent la ville en tous sens et vous transportent, pour la modique somme de 5 cents, à l'une de ses extrémités. Il y a aussi des *cars* trainés par des locomotives à vapeur emmagasinées, d'un modèle fort simple et économique. Celles que l'on a essayées à Paris coûtaient, si je ne me trompe, 30 ou 40,000 fr. ; celles-ci ne reviennent pas à plus de 1,000 dollars ; il y a enfin de véritables chemins de fer sur lesquels les convois circulent à niveau sans occasionner au delà d'une proportion raisonnable d'accidents. C'est par douzaines que l'on compte les lignes de rails dans Canal street. Cela ne l'empêche pas d'être pavée de gros et solides cubes de pierre, tandis que ses larges trottoirs, abrités par des vérandas en fonte, sont couverts de larges dalles. Entre le trottoir et la rue règne un petit égout à ciel ouvert, qu'on franchit sur une pierre plate aux encoignures des rues. Les maisons, pour la plupart à deux étages, sont bâties en briques et badigeonnées de couleurs gaies ; les magasins sont vastes et bien aérés ; il y a des "billards" et des restaurants à la française. Ai-je besoin de dire que les rues du côté droit portent des noms français : rue de Chartres, rue Royale, rue de Bourbon, rue St. Louis, rue de Toulouse ? Un ingénieur, qui faisait ses délices des *Lettres à Emilie*, en a décoré quelques-uns de noms mythologiques. Les *cars* vous conduisent dans le quartier des Dryades et dans les avenues de Clio et d'Erato. Le commerce du coton, le grand article de la Nouvelle-Orléans, qui en exporte bon an mal an de 15 à 1,600,000 balles, est concentrée dans la rue Carondelet, où se trouve *Cotton Exchange*, propriété privée de l'Association des courtiers. On y inscrit d'heure en heure, à la craie, sur de grands tableaux noirs, toutes les nouvelles concernant la récolte, l'état des marchés aux Etats-Unis et en Europe, etc., etc.

Plus loin se trouve le quartier spécialement affecté au commerce des produits de l'Ouest : lard, viandes salées, maïs, farines. En remontant Canal street jusqu'au fleuve, j'aperçois une colonnade qui me rappelle de loin le péristyle de la Madeleine : c'est la façade de l'hôtel Saint-Charles, le Grand Hôtel américain de la Nouvelle-Orléans, l'endroit des deux mondes où l'on confectionne la meilleure limonade. Il y avait aussi autrefois un grand hôtel français, l'hôtel Saint-Louis ; mais on l'a exproprié pour y installer la législature et le pouvoir exécutif, après la prise de la Nouvelle-Orléans par la flotte de l'amiral Farragut. Le siège du gouvernement de la Louisiane était auparavant à Bâton-Rouge ; il est resté à la Nouvelle-Orléans. En remontant encore, nous nous trouvons devant une énorme bâtisse en pierre où sont concentrés les services fédéraux, la poste et la douane. Cet édifice massif et sans style a coûté plus de 12 millions de dollars (60 millions de francs), et il n'est pas achevé. En comparaison, notre nouvel Opéra est un édifice économique. Nous montons sur la levée, qui empêche la ville, bâtie dans un marais plus ou moins desséché, d'être envahie par le fleuve. Les levées du Mississippi se prolongent pendant des centaines de milles des deux côtés du fleuve, et on ne saurait mieux les comparer qu'aux digues de la Hollande. Avant la guerre, les propriétaires riverains les entretenaient à leurs frais, et elles ne laissaient rien à désirer ; depuis que les propriétaires sont ruinés, l'Etat s'est chargé de ce soin ; mais l'Etat de la Louisiane, gouverné par des *carpet buggers* associés aux nègres, n'est pas un modèle d'économie et de bonne administration ; les levées se dégradent d'année en année,

les crevasses se multiplient d'une manière alarmante, et de vastes marécages couverts de joncs et peuplés d'alligators remplacent, dans maintes paroisses, les champs de riz et de cannes à sucre. Du haut de la levée, nous découvrons le panorama du fleuve, large de plus d'un kilomètre et enserrant la ville dans un immense demi-cercle. Ses eaux n'ont pas la limpidité de celles du Saint-Laurent, ou la belle couleur d'ocre dorée de la Savannah : elles sont terreuses, et l'on comprend, à leur aspect, que les alluvions du Mississippi aient fait le sol de la Basse-Louisiane comme le Nil a fait le Delta égyptien. Le Mississippi a une profondeur énorme à la Nouvelle-Orléans ; dans quelques endroits, la sonde a donné 260 pieds. Le port est encore peu garni ; la saison des arrivages de coton ne commencera guère que dans un mois, quoique les premières balles de la récolte soient déjà en Europe. Ma promenade m'amène devant un square orné de gros bananiers, au milieu duquel s'élève la statue équestre du général Jackson, le défenseur de la Nouvelle-Orléans en 1814. Sur le socle de la statue, l'ex-proconsul Butler a fait graver cette phrase que Jackson, devenu Président des Etats-Unis, a prononcée, au dire des républicains, — les démocrates manquent assez volontiers de mémoire sur ce point, — à l'époque où la Caroline du Sud, prenant l'initiative du mouvement sécessionniste, menaçait d'abandonner l'Union : *The Union must and shall be preserved* ; l'Union doit être et sera conservée. Entre le square et la levée sont les marchés. Dans le marché à la viande, je n'entends parler que le français avec un fort accent bordelais. Tous les bouchers de la Nouvelle-Orléans sont des Gascons, et ils paraissent faire parfaitement leurs affaires. Le marché aux légumes et aux fruits est rempli de pommes de terre, de patates douces, de gros choux blancs, de tomates, de superbes oignons, de sébiles de poivre vert et de poivre rouge, de grosses oranges encore vertes et de régimes de bananes. On y parle l'anglais, le créole, le bas-normand, le nègre, et que sais-je encore ? Le bas-normand est parlé par les *Cadiens*, robustes paysans émigrés de l'Acadie [Nouvelle-Ecosse] à l'époque de la conquête du Canada par les Anglais. Voici deux paysannes maigres et élancées, aux cheveux noirs lisses, à la figure basanée, au profil d'oiseau de proie, vêtues de cotonnade à liseré rouge, avec des colliers de verroterie ; ce sont des *squaws* indiennes du village de Mandeville, de l'autre côté du lac Pontchartrain, où résident encore quelques débris de la tribu des Chactas. Les femmes nourrissent les hommes abrutis par le whiskey. Elles vendent des racines de sassafras qui servent à fabriquer le gombo, le potage louisianais par excellence. L'une d'elles, la tête profondément inclinée sur son tablier, paraît en proie à une préoccupation qui absorbe complètement ses facultés : elle est tout simplement en train de faire le compte de sa monnaie, et il semble que cette opération soit hérissée de difficultés dont la pauvre *squaw* ne parvient pas à trouver le nœud. Je prends un *car* et je parcours la belle avenue de l'Esplanade, où l'aristocratie créole a ses élégantes habitations au milieu de jardins plantés de bananiers, de chênes verts et de lauriers roses ; l'aristocratie américaine a les siennes de l'autre côté de la ville, au faubourg de Carrollton. Un second *car* me conduit, en traversant des bayous couverts de joncs, des champs où paissent les vaches, jusqu'à une série de cimetières protestants, irlandais, juifs, qui sont une des curiosités de la Nouvelle-Orléans. Deux hauts palmiers marquent l'entrée du cimetière neuf, dont la destination est naïvement indiquée par cette inscription : " Ceci est un cimetière. Il est strictement défendu aux voitures d'y circuler à raison de plus de six milles à l'heure." Des

monuments en pierre ou en marbre y sont groupés autour d'un parterre de fleurs ; mais voici un bâtiment en forme de chapelle avec un clocheton. Ce n'est pas une chapelle, c'est un *four*. Le sol de la Nouvelle-Orléans est trop marécageux pour qu'on y puisse enterrer les morts à la manière ordinaire. Qu'a-t-on fait ? On a construit des *fours* en forme de parallélogrammes, divisés en compartiments, comme dans les magasins de nouveautés ; ces fours sont bâtis en briques, et les compartiments se ferment au moyen d'une plaque de marbre ou d'une simple maçonnerie. Si, après un an et un jour, le locataire n'a pas payé son terme, on l'expulse pour faire place à un autre, et, le plus souvent, on ne retrouve de lui qu'un amas de poussière et quelques os calcinés, tant la chaleur est intense dans ces fours exposés en plein aux rayons d'un soleil tropical.

C'est une crémation naturelle. Le premier four que je visite ne contient qu'une soixantaine de compartiments ; des communautés religieuses et des corporations ont leurs fours particuliers : je remarque notamment le four de l'Association des boulangers, qui pourrait suggérer un calembour funèbre. Mais, aux environs, dans le cimetière irlandais, voici deux grands fours parallèles de chaque côté de la pelouse, remplis de tombes particulières et ombragés de magnolias, de cyprès et de chênes verts. Ces fours communs n'ont pas moins de cinq cents compartiments en longueur, sur quatre en hauteur ; et il y en a d'autres.

Je reviens au centre de la ville et je suis frappé, hélas ! de l'apparence négligée des rues et des habitations. On s'aperçoit que la Louisiane, moins heureuse que ses voisines la Georgie et l'Alabama, n'a pas encore réussi à secouer le joug des *carpet baggers*. En quelques années sa dette a été portée à 53 millions de dollars ; à la vérité, on l'a réduite à 25 millions par une conversion audacieuse, et plus tard on a retranché encore 40 0/0 des 25 millions ; mais toutes ces ressources extraordinaires, sans parler des ressources ordinaires de l'impôt élevé à un taux fantastique, ont été gaspillées ; les fonds d'écoles ont été décuplés, et il n'y a pas d'écoles ; on a augmenté dans la même proportion les allocations pour les levées, et les levées se crevaient de toutes parts ; on n'entretient pas le pavé et on n'achève pas les édifices publics. Enfin, à mesure que l'impôt montait, les loyers baissaient. Des maisons qui se louaient naguère 200 dollars par mois sont offertes aujourd'hui à 40 dollars sans trouver de locataires. Ce n'est pas que les Louisianais n'aient tenté, à maintes reprises, de se débarrasser de leurs *carpet baggers* ; ils ont eu, un moment, deux législatures en concurrence : une démocrate et une républicaine ; mais les troupes fédérales sont intervenues, et la Nouvelle-Orléans a subi un 18 brumaire républicain. En ce moment, son gouverneur imposé, M. Kellogg, achève sa quatrième année ; il est absent, et c'est le sous-gouverneur, le nègre Antoine, ancien barbier à bord d'un des bateaux du Mississippi, qui le remplace. Je n'ai pas la bonne fortune de voir Antoine : mais, dans la visite que je fais à l'hôtel Saint-Louis, siège passablement délabré du gouvernement, je suis présenté à son sous-secrétaire d'Etat, un mulâtre poli, aux manières diplomatiques, qui ne manque pas d'esprit. Les bureaux et les escaliers sont encombrés de politiciens de toutes les couleurs. Les démocrates ont bon espoir de l'emporter aux prochaines élections, à moins que les listes électorales ne soient trop activement travaillées et que le *Returning Board*, le Comité de révision, nommé par le gouverneur, qui décide souverainement de la validité des élections et qui compte quatre républicains sur cinq membres, n'opère avec le zèle dont il est coutu-

mier. N'importe ! on se croit sûr de vaincre, et les républicains se montrent assez déconfits. Sur une douzaine de journaux que possède la Nouvelle-Orléans, il n'y a qu'un seul organe républicain ; encore ne peut-il vivre que grâce à l'appui du gouvernement et aux subventions du parti. Avant 1857, on y comptait quatre journaux français ; mais la langue anglaise, qui est la langue des affaires, empiète de jour en jour sur le français, et les jeunes générations la parlent de préférence. La population française ne possède plus actuellement qu'un seul organe, l'*Abeille*.

La population rurale résiste d'avantage à l'absorption américaine, et j'ai sous les yeux une douzaine de journaux des paroisses rédigés soit entièrement en français, soit moitié en français moitié en anglais. Je citerai dans le nombre le *Meschacébé*, journal officiel de la paroisse Saint-Jean-Baptiste ; le *Louisianais*, journal des paroisses Saint-Jacques et Ascension ; la *Ruche louisianaise*, de Bonnet-Carré ; la *Sentinelle de Thibodaud*, le *Sucrier de la Louisiane*, la *Sentinelle des Attakapas*, le *Courrier des Opelousas*, le *Lafayette Advertiser*, etc., etc., sans compter un grand journal religieux, le *Propagateur Catholique*, journal officiel du diocèse de la Nouvelle-Orléans. Ces journaux entretiennent le culte de la mère patrie, et nulle part on ne trouverait des cœurs plus français que dans cette Louisiane, toute remplie, comme le Canada, des noms et des souvenirs de la vieille France. On est étonné, pour le dire en passant de la puissance colonisatrice dont la France a fait preuve, il y a deux siècles. Si Louis XV n'avait pas perdu le Canada, si le Premier Consul n'avait pas rendu la Louisiane, qui sait si la langue et la civilisation française ne lutteraient pas aujourd'hui sans désavantage, dans ce vaste continent de l'Amérique du Nord, avec la langue et la civilisation germano-britanniques ? C'est surtout dans les moments où la France est accablée sous le poids des revers que les souvenirs sympathiques se réveillent. Quoique ruinée par la guerre, par l'émancipation et par les *carpet baggers*, la Louisiane a fourni en 1870-71 la somme de 400,000 fr. à la souscription pour les blessés, et plus récemment elle envoyait 40,000 fr. aux inondés. Une grande partie de ces résultats est due à la généreuse initiative de l'*Abeille* et d'un petit groupe de Français et de créoles qui s'efforcent en toute occasion de raviver dans les cœurs de ces bonnes et honnêtes populations les souvenirs de la vieille patrie. Ils viennent de fonder dans ce but un Athénée et une publication hebdomadaire, auxquels je souhaite bonne chance. La Louisiane n'oublie pas la France ; la France, à son tour, ne devrait-elle pas se souvenir un peu plus de la Louisiane ?

LA QUESTION D'ORIENT

Le journal le *Nord* publie une lettre anonyme dont l'auteur veut prouver que, depuis longtemps, la Russie avait prévu les événements actuels en Orient ; nous en détachons les extraits les plus saillants.

Il y a 16 ans, des massacres, pareils à ceux de la Bulgarie, avaient ensanglanté la Syrie. Une occupation française fut alors presque aussitôt décidée. Sans se préoccuper des droits souverains de la Porte, une commission européenne vint siéger à Beyrouth pour régler les affaires du Liban. Son œuvre salutaire subsiste encore.

Dès lors, la Russie avait senti ce que le fanatisme musulman recélait d'orages latents pour l'avenir, de

quelles épreuves il menaçait la tranquillité et le repos de l'Europe. Au moment même des massacres de Djeddah et de Damas, le cabinet de Saint-Petersbourg se trouvait engagé dans une discussion avec les autres cabinets, relativement aux affaires d'Orient. Il demandait une enquête sur la situation des provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe avec participation de délégués européens. Il venait de signaler aux puissances la non-réalisation des réformes promises par la Porte, les amères déceptions qui en résultaient pour les populations chrétiennes et les dangers de l'agitation que cet état de choses entretenait.

Le prince Gortschakoff écrivait à l'ambassadeur de Russie à Londres, baron Brunnow, en date du 29 avril 1860 :

“ Nous attendons avec calme la réponse des grandes cours à nos ouvertures sur la question d'Orient. Quelles qu'elles soient, nous avons la conscience d'avoir rempli un devoir d'humanité et de prévision politique. Nos avertissements ne sont pas basés sur des données vagues ou une tendance à exagérer. Nous seuls savons ce qu'il nous en a coûté d'efforts et de sacrifices, et tout ce qu'il nous en coûte encore, pour arrêter l'explosion du désespoir des populations chrétiennes. Si l'Europe est sage, elle avisera.”

Une circulaire du 20 mai de la même année aux ambassades et légations impériales insistait sur la situation particulière des provinces slaves de la Turquie d'Europe :

“ Depuis plus d'un an, disait-elle, les rapports officiels de nos agents en Turquie nous signalent la situation la plus grave des provinces chrétiennes sous la domination de la Porte et notamment de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie. Cette situation ne date pas d'aujourd'hui ; mais loin de s'améliorer, comme on devait l'espérer, elle n'a fait qu'empirer durant les dernières années. Les sujets chrétiens de S. M le Sultan avaient reçu avec confiance et gratitude des promesses positives de réformes ; mais ils en sont encore à attendre la réalisation pratique d'un espoir que les actes solennels du souverain et l'adhésion de l'Europe avaient revêtu d'une double consécration. Les passions et les haines, bien loin de s'apaiser, ont pris une nouvelle animosité ; les actes de violence, les souffrances des populations et enfin les événements accomplis à l'occident de l'Europe, et qui ont retenti dans tout l'Orient comme un encouragement et une espérance, ont achevé d'y porter l'agitation.”

Le prince Gortschakoff écrivait, le 7 juillet, au comte Kissélew :

“ Ce que l'on a refusé à nos instances pour les chrétiens opprimés de la Turquie d'Europe, est trouvé parfaitement opportun lorsqu'il s'agit des chrétiens d'Asie. Serait-ce parce que l'Asie-Mineure a plus d'un port de commerce ou parce que les Maronites sont catholiques ? Tandis qu'il suffit que nous parlions en faveur de nos coreligionnaires en Orient pour qu'on nous réplique par l'indépendance et l'intégrité de la Porte. On nous objectera, peut-être, qu'en Syrie, il y a eu explosion et que les populations de la Bulgarie, de la Bosnie et de l'Herzégovine n'ont pas eu jusqu'à présent recourt à cette mesure extrême. Mais les souffrances inouïes et prolongées dont elle sont les objets et les victimes en sont-elles moindres, et ne serait-il pas d'une prévision élémentaire d'aviser à ce que l'explosion n'ait pas lieu dans ces parages, où elle entraînerait des conséquences infiniment plus graves pour la paix générale, parce que le remède ne serait

pas dans quelques vaisseaux embossés au rivage, mais que des armées devraient pénétrer dans l'intérieur des terres ? ”

Et le prince ajoutait à la date du 21 du même mois :

“ L'Europe ne saurait une seconde fois être prise au dépourvu dans les provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe comme elle l'a été dans celles de l'Asie-Mineure, sans ébranler toute confiance dans son autorité comme dans ses lumières.”

Il écrivait, dans un élan vraiment prophétique, sous la date du même jour, au baron Brunnow :

“ C'est ce triste et honteux réveil, qu'une expérience récente rendrait doublement coupable et dangereux, que nous voudrions éviter ! ”

Dans une lettre du 5 août 1860 au baron de Brunnow, le chancelier de Russie écrivait :

“ Nous sommes loin de vouloir forcer la main à qui que ce soit. Que chacun agisse selon ses convictions et qu'il accorde le bénéfice du temps comme il l'entend, mais qu'on se dise bien trois choses :

“ 1. Qu'aujourd'hui le temps tue plus qu'il ne consolide ;

“ 2. Que l'Empire ottoman ne peut être sauvé que par une détermination unanime des puissances de l'obliger à entrer pratiquement dans la voie de l'équité ;

“ 3. Que nous désirons persévérer dans l'action collective, provoquée par nous dès le premier moment, mais qu'on ne perde pas de vue la position qu'on nous ferait, si nos coreligionnaires étaient égorgés dans la proximité de nos frontières, et que nous eussions à assister à ces massacres, les bras croisés.”

L'auteur de la lettre résume ainsi son opinion :

1° La Russie a prévu les massacres de Bulgarie ;

2° Elle a le droit de le rappeler à l'Europe ;

3° L'Europe est obligée d'exercer une intervention active dans les provinces européennes de la Turquie, comme elle l'a fait, il y a seize ans, dans les provinces de l'Asie-Mineure.

En effet, le précédent de l'occupation française en Syrie est là entouré des commentaires et développements que la Russie lui a donnés. Ces développements et ces commentaires ont été donnés au su de tout le monde chrétien. L'Europe ne les a jamais refutés. Elle les admis et revêtus de sa signature à la Conférence de Paris sur les affaires du Liban.

Aujourd'hui, comme il y a seize ans, le prince Gortschakoff peut dire, s'il veut revendiquer le principe de l'intervention européenne :

“ Je pense qu'on ne saurait se placer sur le terrain, le visage plus découvert. Qu'on me regarde en face, ce n'est pas un masque.”

Si la Russie a toujours parlé franc, l'Europe serait-elle étonnée qu'elle agit de même ?

MENU SCIENTIFIQUE

LES CHIFFONS

Lors des dernières épidémies de choléra qui sévirent à Paris, on observa que certaines professions, comme celle de chiffonnier, par exemple, payaient un large tribut à la maladie, alors que d'autres, comme celle de propriétaire, par exemple, étaient épargnées par le fléau. C'est ainsi que le choléra de 1865 frappa

les chiffonniers dans la proportion de 51 0/0, et les propriétaires de 14 0/0 seulement. A cette époque, on expliqua la fréquence du choléra chez les chiffonniers par leur vie misérable, en se basant sur ce fait d'ailleurs vrai, que les épidémies cholériques, à Paris, font proportionnellement plus de victimes dans les arrondissements pauvres que dans les riches.

Mais la conférence médicale qui se réunit, il y a trois ans, à Vienne en Autriche, pour discuter les causes et les voies de propagation du choléra, reconnut la transmissibilité de cette maladie par l'homme, par les effets, par les cadavres cholériques, par l'atmosphère seule.

On peut donc affirmer aujourd'hui que la mortalité des chiffonniers, par le fait, est due moins à leur misère qu'à l'exercice de leur profession.

C'est par l'intermédiaire des hardes et des chiffons qu'ils accumulent dans leur taudis, que les chiffonniers contractent le choléra en cas d'épidémie.

Pent-être peut-on expliquer de la même façon pourquoi les blanchisseuses ont été atteintes par le choléra de 1865 dans la proportion de 41 0/0.

Il est prouvé aussi que les chiffons jouent le même rôle dans la propagation de la variole. M. le docteur Besnier, médecin des hôpitaux de Paris, constatait naguère que du 1er janvier au 30 septembre 1875, sur un total de 219 décès par la variole, le cinquième arrondissement avait perdu, à lui seul, 70 malades, c'est-à-dire 32 0/0, alors que les autres arrondissements n'avaient eu qu'une mortalité relativement faible, de 2, 7 à 16 décès. Parmi les causes de cette mortalité excessive du cinquième arrondissement, il faut, suivant le docteur Besnier, tenir compte du commerce des chiffons, plus important dans cet arrondissement que dans les autres.

Le docteur Lewis, de Wartentown, a fait des observations sur la variole transmise par des chiffons pour papier, dans une manufacture de New-York, au commencement de l'année 1875. Quarante personnes furent atteintes de la maladie, et 14 moururent. Le Dr. Lewis affirme que d'autres affections éruptives telles que la rougeole, etc., peuvent être transmises par les chiffons, linges, hardes, objets de pansement ayant servi aux malades.

M. Jeanny Rendu, interne des hôpitaux de Lyon, dans un travail sur la contagion de la variole, dit que, pendant une épidémie qui s'est déclarée à Lyon dernièrement, le docteur Soulier, médecin de l'hôpital de la Croix Rousse, n'a autorisé la restitution des vêtements qui n'avaient pas été brûlés, qu'après leur désinfection au moyen de l'acide sulfureux.

Pour empêcher la propagation de la variole par les chiffons, M. le docteur Besnier propose l'adoption des mesures suivantes :

Que la vente des hardes, linges, etc., provenant des varioleux, soit formellement interdite ; que dans les familles et dans les hôpitaux ces vêtements soient brûlés, et que des secours soient accordés aux indigents pour les aider à remplacer les susdits objets.

NOUVELLE-CALÉDONIE

Les dernières correspondances de Nouméa font connaître que le travail libre par les déportés paraît s'organiser d'une façon satisfaisante. Les bâtiments revenant de l'île des Pins rapportent des produits de diverse nature qui sont vendus à Nouméa au profit des

producteurs. Le commerce et l'industrie font, à la presque l'île Ducos, des commandes qui sont exécutées par les déportés et s'élèvent déjà à un chiffre assez important. Les déportés paraissent en général peu aptes aux travaux de la terre ; cependant, à l'île des Pins, un certain nombre ont établi des plantations qui réussissent.

Le nombre des déportés s'élevait à 3,388, dont vingt femmes. 299 ont été l'objet de commutations de peine depuis 1872 ; 41 ont été autorisés à rentrer en France.

Au point de vue professionnel les déportés se divisent ainsi : 38 exerçant des professions libérales ; on compte parmi eux 6 hommes de lettres, 5 architectes, 4 ingénieurs, 6 professeurs. Les anciens commerçants ou industriels sont au nombre de 108, dont 33 marchands de vins, 10 marchands des quatre saisons, 9 marchands ambulants, 7 brocanteurs et 4 bouchers.

Parmi les ouvriers, ce sont les ouvriers en métaux qui ont fourni le plus gros contingent à la déportation ; ils sont au nombre de 375. Le nombre des ouvriers sur bois s'élève à 274. On compte également parmi les déportés 148 cordonniers, 40 tailleurs et 140 employés.

Voici une statistique relative aux travaux des déportés exécutés du 22 mars au 3 septembre 1875.

La valeur totale des produits créés est de 13,285 fr., dont 5,952 fr. de travaux d'ébénisterie et de menuiserie et 1,008 fr. de confections pour hommes. Les articles les plus importants sont ensuite les briques, 745 fr.; les chaussures, 652 fr.; le charbon de bois, 543.; les reliures, 471 fr.; les chapeaux et casquettes, 470 fr.; la peinture en bâtiments, 373 fr.; l'horlogerie et la bijouterie, 357 fr.; les articles de tourneurs en bois, 336 fr.

VARIÉTÉS

LA CONSTITUTION PHYSIQUE ET CHIMIQUE DE L'UNIVERS

DERNIERS TRAVAUX DE LA SCIENCE

Depuis le milieu du dix-septième siècle, depuis l'époque mémorable où la pensée humaine, noblement exaltée par les grands travaux de Galilée et de Képler, affirma la supériorité de la méthode expérimentale et sut inaugurer l'ère de l'observation sérieuse sur les ruines de l'ergotage soi-disant métaphysique, on a vu l'édifice entier des sciences modernes surgir lentement et majestueusement d'un sol jusqu'alors stérile et infécond.

L'astronomie, la plus belle, la plus vaste et la plus audacieuse des sciences, alluma sur la tête de l'homme un phare lumineux, dont la clarté répandue sur toutes choses montre quelles erreurs, quelles superstitions la vanité humaine avait développées en nous faisant croire que nous étions les rois de l'univers, que la terre était le centre et le but de la création, que le commencement et la fin de notre monde terrestre embrassaient le système entier de l'univers.

Au lieu de confirmer ce système séculaire, que l'on avait si patiemment et si solidement incorporé à l'esprit humain, l'astronomie moderne regarde fixement la terre, non plus en restant attachée à sa surface, mais en s'isolant librement dans les hauteurs de l'espace. Elle regarda le soleil et reconnut sa force attractive, son poids, son volume, sa distance. Elle regarda les autres planètes, suprit sur Vénus des phases révélatrices de son véritable mouvement, traça d'après l'observation rigoureuse la route céleste suivie par Mars, découvrit à Jupiter quatre satellites analogues à notre lune, et à Saturne un anneau merveilleux environné de huit satellites.

Alors, loin de laisser la terre assise avec tant de prestige au centre et à la base de l'univers, elle la lança dans l'espace, globe rapide, boulet colossal, traversant les champs du vide avec la vitesse vertigineuse de 660,000 lieues par jour et décrivant en un an

autour du soleil, devenu astre central, une ellipse immense de 241 millions de lieues d'étendue. Outre ce mouvement annuel, l'astronomie reconnut à la terre son mouvement de rotation diurne sur elle-même, par lequel elle apporte tour à tour ses divers méridiens sous le soleil et distribue successivement à tous ses pays les heures du jour et de la nuit. Années, saisons, jours divers, tout fut expliqué. Le soleil trôna désormais au centre du système. Les planètes circulèrent autour de lui en des temps divers et avec des vitesses variées, selon leurs distances respectives.

Le premier pas de la connaissance de "la constitution de l'univers" était fait. L'antique erreur était anéantie. La science physique avait transformé l'opinion; mais son influence n'était pas seulement considérable au point de vue de la connaissance du monde physique, elle devait amener dans la philosophie elle-même une transformation radicale en apprenant à l'homme que l'univers n'a pas été créé pour lui seul; que notre valeur dans l'économie générale du monde est à peu près insignifiante, et qu'il y a dans le ciel un nombre incalculable d'autres terres habitées comme la nôtre.

La connaissance de l'état du système planétaire situé dans l'espace comme un groupe d'embarcations flottantes, donnait à l'esprit la charpente de toute appréciation postérieure plus complète de la nature des mondes. Savoir que le soleil est 1,400,000 fois plus gros que la terre, que chaque étoile est un soleil situé à une distance incommensurable, et que les plus rapprochées sont à une distance qu'un boulet de canon n'atteindrait qu'au bout de 1,400,000 ans; savoir que la grande loi de l'attraction universelle agit les lointains systèmes stellaires aussi bien que la marche de la lune autour de la terre, le retour des marées, le fruit qui tombe d'un arbre, la course de l'oiseau dans l'air ou du poisson dans l'eau; savoir que la nature est gouvernée par des lois éternelles, constitue en réalité la base principale et élémentaire de notre jugement scientifique et de notre pensée sur la nature.

Quelle merveilleuse que soit cette connaissance cependant, quelque admirables que soient les découvertes successives qui nous permettent aujourd'hui de résumer ainsi en quelques lignes notre juste notion actuelle de l'univers, il était réservé à l'esprit ingénieux de s'élever plus haut encore dans l'étude directe des choses, et de pousser plus loin la conquête audacieuse et indiscrette des vérités cachées.

Depuis quelques années en particulier il est un ordre d'études qui a excité la curiosité d'un certain nombre d'observateurs habiles, a progressé plus spontanément et plus brillamment qu'aucun autre, et nous livre aujourd'hui les indications les plus précieuses, non plus seulement sur le mécanisme du monde, mais sur la constitution physique et chimique de l'univers.

Nous avons déjà parlé, il y a quelques années, dans ces colonnes, de l'analyse spectrale de la lumière. Tout métal, tout corps simple, solide, liquide ou gazeux, et en général tout objet mis en suspension dans une flamme et amené à l'état de gaz incandescent incorporé, dans le rayon lumineux issu de cette flamme, constitue un arrangement de lignes spécial à la nature de ce corps. Si l'on reçoit le rayon lumineux sur un prisme, il se décompose en une série de couleurs, partagées par le prisme lui-même selon leur degré de réfrangibilité. Dans cette série de couleurs, dans ce ruban le long duquel s'étale en quelque sorte le rayon lumineux, le microscope distingue un grand nombre de lignes transversales, dont l'ordre est spécial à la nature de l'objet porté à l'état d'incandescence.

Ainsi, par exemple, si l'on chauffe un petit morceau de fer jusqu'à ce qu'il soit lumineux et émette une vapeur incandescente, et si l'on reçoit sur le prisme de l'appareil spécial appelé *spectroscope* le rayon émis par cette incandescence, en examinant le spectre de ce rayon, on remarque au microscope 460 raies brillantes très-distinctes, resserrées et disposées dans un ordre que nulle autre substance ne présente.

Il en est de même pour d'autres corps. Lorsqu'ils arrivent à l'état de vapeur incandescente, ils donnent une image prismatique dont les lignes brillantes révèlent par leur nombre, le position et leur arrangement, la nature intime de ces corps.

Tant que les corps restent solides ou liquide leur spectre est sans raies.

Un fait bien singulier et bien difficile à concevoir exactement, même pour les esprits accoutumés aux méditations scientifiques, c'est qu'un gaz qui, à l'état d'incandescence, donne un certain arrangement de lignes brillantes absorbe, lorsqu'il n'est pas incandescent, les mêmes lignes brillantes existant dans un rayon lumineux qui le traverse, de sorte que ces lignes se présentent en noir.

L'examen de ces raies obscures, dans le spectre d'une lumière qui a traversé une matière gazeuse, fait connaître quelles raies

brillantes le même gaz introduirait dans le spectre s'il était incandescent. Par conséquent, la nature de ce gaz se révèle par là aussi bien que par les raies brillantes qu'il émettrait s'il était lumineux lui-même.

Autre remarque non moins importante. Il n'est pas nécessaire qu'une substance soit en grande quantité pour annoncer sa présence dans la révélation merveilleuse de l'analyse spectrale: un cinquante millionième de gramme de thallium fait apparaître dans son image prismatique sa ligne verte caractéristique. Un millionième de milligramme de sodium révèle sa présence dans une flamme en dessinant immédiatement dans le spectre sa double raie jaune. Une expérience curieuse manifeste mieux encore cette extrême sensibilité. On a fait détonner 3 milligrammes de chlorate de soude au fond d'une salle de 60 mètres cubes. A l'opposé de cet endroit on avait allumé un bec de gaz dont on observait le spectre. Après quelques minutes la double raie du sodium apparut, provenant par conséquent d'un infiniment petite partie de la soude répandue dans l'atmosphère de la salle.

Ces principes étant exactement posés, on voit de suite leur application à la détermination de la nature des corps qui existent dans le soleil.

L'image aux sept couleurs donnée par le rayon solaire décomposé en traversant un prisme présente dans sa texture intime un grand nombre de lignes transversales obscures.

Pour connaître la nature des substances gazeuses qui, dans l'atmosphère du soleil, donnent naissance à ces raies obscures, on a établi avec le plus grand soin une suite de comparaisons entre la position de ces raies obscures et celle des raies brillantes produites par diverses substances amenées à l'état de gaz incandescent.

La première remarque importante faite fut que la double raie du sodium coïncide exactement avec une double raie noire du spectre solaire. On put ensuite constater que les 460 lignes microscopiques du fer coïncident exactement dans leur position et leur arrangement avec des lignes identiques dans le spectre solaire.

Des comparaisons rigoureuses analogues amenèrent à conclure que l'atmosphère solaire renferme, en outre, de la soude et du fer, du magnésium, de la chaux, du chrome; du nickel et du cobalt [éléments des aérolithes], du baryum, du cuivre, du zinc, de l'hydrogène et du manganèse; mais l'or et l'argent n'y sont point.

Le soleil est regardé maintenant, d'après ces investigations, comme un corps liquide lumineux par lui-même, environné d'une atmosphère non lumineuse, transparente, à travers laquelle passent d'abord les rayons émis par la surface incandescente du soleil.

Les observations faites pendant l'éclipse totale de 1868 ont montré de plus, comme nous l'avons déjà vu, que les hautes protubérances qui s'échappent du soleil sous forme de longues flammes sont formées d'hydrogène incandescent. La surface de l'immense foyer n'est donc pas régulière, comme on serait porté à le croire, mais hérissée de flammes, de jets lumineux, de vagues aux crêtes gigantesques, de tourbillons inouis, dont nos volcans terrestres et nos plus violentes tempêtes maritimes ne peuvent nous donner la moindre idée.

Après le soleil, dont la nature chimique avait été si singulièrement surprise, vinrent la lune et les planètes.

Réfléchissant simplement la lumière du soleil, la lune présente au spectroscopie les mêmes éléments que cette lumière directement étudiée; elle ne lui ajoute absolument rien. On en a conclu une fois de plus à l'absence d'atmosphère lunaire.

Les planètes, éclairées comme la terre et la lune par le soleil, renvoient de même le spectre solaire à l'observateur terrestre qui reçoit dans son spectroscopie leur rayon lumineux. Mais ce n'est plus, comme sur la lune, exactement le même spectre. Certaines lignes sont plus absorbées, d'autres sont plus renforcées, et des bandes atmosphériques spéciales se dessinent sous l'œil de l'observateur. C'est que ces planètes ont une atmosphère dont l'existence d'ailleurs était déjà connue. La composition de cette atmosphère diffère peu de la nôtre. De plus, le P. Secchi a reconnu que, selon la plus haute probabilité, il y a dans les atmosphères de ces autres mondes de la vapeur d'eau et des nuages donnant la pluie, comme chez nous.

Jupiter et Saturne offrent de plus dans leurs atmosphères des éléments qui n'existent pas sur la terre.

Mais arrivons aux étoiles.

Il est curieux de voir jusqu'à quel point l'analyse a pu se prononcer sur la nature de ces lointains soleils.

La belle étoile alpha du Taureau (Aldébaran), qui domine au sud sur nos nuits d'hiver, a révélé, par les mêmes comparaisons minutieuses, la présence des éléments suivants dans son atmosphère:

sodium, magnésium, hydrogène, calcium, fer, bismuth, tellure, antimoine et mercure. Mais on n'a pu y découvrir la moindre trace d'azote, de cobalt, d'étain, de cadmium, de lithium ni de baryum.

Beteigouse (alpha d'Orion) possède le sodium, le magnésium, la chaux, le fer et le bismuth ; pas d'hydrogène.

Sirius contient de l'hydrogène, du magnésium, du sodium et du fer.

A propos des soleils sans hydrogène, M. Huggins émet la remarquable réflexion que voici : " Peut-on croire que les planètes qui peuvent circuler autour de ces soleils leur ressemblent et n'aient pas d'hydrogène ? A quelles formes de la vie de semblables planètes peuvent-elle convenir ? Mondes sans eau ! Il faudrait la puissante imagination du Dante pour arriver à peupler de semblables planètes de créature vivantes."

Nous connaissons aujourd'hui la nature chimique de plus de trois cents étoiles.

L'analyse spectrale a démontré qu'il existe dans l'espace de véritables nébuleuses à l'état gazeux, dont quelques-unes ont paru surtout composées d'azote.

Dernièrement, au mois de juin 1868, M. Huggins trouva que la petite comète apparue cette année est presque entièrement formée de charbon volatilisé, de vapeurs de carbone !

Ainsi la chimie céleste a complété les données de la mécanique en nous faisant connaître la nature de tous ces mondes divers dont nous connaissions déjà l'arrangement sidéral. Tels sont les derniers travaux relatifs à la constitution de l'univers. Combien ces contemplations, tout en nous éloignant de la terre, sont propres à nous apprendre ce que nous sommes et à nous éclairer sur notre véritable rang dans la nature universelle !

CAMILLE FLAMMARION.

L'Echo des Deux-Mondes, journal français de New-York, dans une revue finale de l'Exposition de Philadelphie, dit au sujet du Dominion :

On a dit beaucoup de bien du Canada, et on n'en a pas trop dit ; l'invitation pressante qui lui a été faite d'envoyer ses produits à Sydney, Australie, les relations commerciales qui vont en être la conséquence, le succès extraordinaire du dernier emprunt sur la place de Londres, sont autant de preuves de la valeur de ce pays, valeur que l'Exposition a contribué à faire connaître de la façon la plus éclatante.

NOUVELLES DIVERSES

Les Etats-Unis tiennent décidément à prouver au monde que nul ne peut rivaliser avec l'Amérique au point de vue des applications pratiques. Non contents d'avoir le wagon-table d'hôte, le wagon-cuisine et le wagon-glacière, les chemins de fer des Etats viennent d'imaginer le wagon-imprimerie. L'essai a été fait sur le Grand Pacifique et les lecteurs du journal le *Transcontinental* auront le plaisir de lire, à l'arrivée du train dans chaque gare, les faits divers les plus marquants, fournis par les gares précédentes au bureau de rédaction installé dans le wagon-imprimerie. Les agents du train sont chargés de la distribution du journal.

Par le temps de guerre qui court les lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connaître les forces de la première puissance militaire du monde. L'effectif total de l'armée active allemande est de 708,000 hommes, dont 18,000 officiers, 215,000 chevaux et 1,800 pièces d'artillerie. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les réserves qui ne sont appelées sous les drapeau qu'en temps de guerre.

Les allemands, qui ne songent qu'à chercher noise à leurs voisins et passent leur temps à perfectionner leur outillage de guerre, font en ce moment des expériences importantes sur l'emploi, à la suite des armées, de locomotives routières qui transporteront les vivres, les munitions, et en général les *impedimenta*, qui suivent une armée. On conçoit quelle nouvelle révolution introduirait, dans l'art de la guerre, la possibilité de faire mouvoir ces locomotives, par tous les temps, sur les routes et surtout sur les terrains cultivés.

On vient de prendre à Paris une excellente mesure qu'il serait bien d'imiter ailleurs, c'est l'apposition dans chaque quartier de la ville de plaques noires, portant en lettres blanches les adresses des médecins, des commissaires de police, des sages-femmes, des pharmaciens et en un mot les adresses pouvant répondre à un besoin subit du public.

Le prochain congrès des Etats-Unis sera composé de la manière suivante :

	Démocrates.	Républicains.
Alabama	8	0
Arkansas.....	3	1
Californie.....	1	3
Colorado.....	0	1
Connecticut.....	3	1
Delaware.....	1	0
Floride.....	1	1
Géorgie.....	9	0
Illinois.....	0	13
Iowa.....	0	9
Kansas.....	0	13
Kentucky.....	10	0
Louisiane.....	3	3
Maryland.....	6	0
MassachusettsW.....	2	9
Michigan.....	1	8
Minnesota.....	0	3
Mississippi.....	9	9
Missouri.....	9	4
Nebraska.....	0	1
Navada.....	0	1
New Jersey.....	4	3
New-York.....	17	18
Caroline du Nord.....	7	1
Pensylvanie.....	10	17
Rhode Island.....	0	2
Caroline du Sud.....	2	3
Tennessee.....	9	1
Texas.....	6	0
Virginie.....	9	0
Virginie Ouest.....	3	0
Wisconsin.....	3	0
Elus le 7 Novembre.....	131	112

PRÉCÉDEMMENT ÉLUS.

Ohio.....	8	12
Indiana.....	4	9
Maine.....	0	5
Vermont.....	0	3
	149	141

Le New-Hampshire élira trois représentants en mars 1867, ce qui complètera l'organisation du congrès, qui comptera alors 293 membres.

Un certain médecin, désireux sans doute de se singulariser, vient d'entreprendre—*vox clamantis in deserto* !—une campagne contre le café,

... Cette liqueur si chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Que les amis du café se rassurent et que les méchants tremblent.

Le café ne manquera point de défenseurs et ne perdra pas un de ses adorateurs.

A la condition de n'en pas abuser, c'est un des meilleurs stimulants connus, et peut-être le plus agréable. Quelques chimistes l'ont même considéré comme un aliment.

En outre,—écoutez ceci, monsieur Léonoe de Lavergne,—on a remarqué que, contrairement à une opinion assez répandue, dans les pays où l'usage du café est particulièrement en honneur, la fécondité des femmes est particulièrement grande.

—C'est la boisson de Dieu, disent les Arabes ; c'est la source de la vie. Dieu l'inventat pour rétablir la santé du Prophète.

Dans son intéressante monographie, le docteur Penilleau a

constaté l'utilité du café dans les convalescences accompagnées de débilité excessive.

En résumé, il n'est nuisible que dans le cas où l'on en abuse.

Mais n'en est-il pas de même pour toute chose.

C'est comme "la langue" d'Esopé, qui est est à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde.

Après les évêques de Rimouski, des Trois-Rivières, les évêques de Sherbrooke et de Montréal sont venus à leur tour, *pastoraliser*, dimanche dernier. Le bref de Sa Saineté Pie IX est toujours l'objet des commentaires de ces nouveaux mandements. Allons! bon, nous n'en avons pas fini avec ces sortes de documents. Après l'orage viendra le calme, disait M. Prud'homme. La victoire de M. Laflamme dans Jacques Cartier apaisera tout.

On dit qu'une légion d'aspirants convoite le siège laissé vacant au Conseil Législatif par la mort de l'Hon. M. Richard.

On dit que Son Honneur le Juge Mondelet a obtenu un congé d'absence d'une année.

On annonce la faillite à Washington de M. Alexander R. Shepherd, ancien gouverneur du district de Columbia. D'après le *Times*, l'excédant de l'actif sur le passif serait de 600,000 dollars, et un concordat serait probable.

L'usine du Creusot prépare, pour l'exposition de 1878, un canon monstre, qui aura 44 centimètres de diamètre; les projectiles de cette pièce de marine pèseront 300 kilogrammes.

Les dégâts causés en Suisse par les dernières inondations sont évalués à dix millions de francs.

Traductions et écritures en general

Nous désirons faire savoir au public que nous avons annexé au bureau du *Réveil* un bureau spécial pour la traduction et la rédaction de toutes pièces, documents, circulaires, prospectus, annonces..... que les hommes de profession, les industriels, les commerçants, et en général toutes personnes mêlées aux affaires désireraient faire imprimer.

Le besoin d'un bureau de ce genre se fait vivement sentir, et l'on y a spécialement attiré notre attention. Quiconque en effet se donnera la peine de lire les pièces ou documents auxquels nous faisons allusion, soit dans les journaux, soit sur feuilles détachées, admettra que ce besoin est réel et qu'il peut donner ample besogne à faire. Généralement, les circulaires, annonces, etc., sont écrites dans une langue inconnue et c'est à grand, peine qu'on parvient même à les deviner; cette publicité essentielle au commerce et à l'industrie est absolument dédaignée; on croit avoir tout fait lorsqu'on a indiqué le nom, l'adresse et le genre d'occupation accompagnés de détails qui, loin de préciser, tournent le plus souvent en grotesques et barbares réclames, sans profit pour la personne qui veut attirer l'attention du public.

Pour être un bon traducteur, il faut une connaissance sérieuse et une longue habitude des langues; les employés que l'administration du *Réveil* s'est attachés pour cet objet donnent à cet égard les meilleures garanties, et c'est sans crainte que nous convions tous les hommes de profession et d'affaires à venir en faire l'expérience.

On trouvera en vente au bureau du *Réveil* le deuxième volume des CHRONIQUES de M. Buies. Aussi, Brochures et Pamphlets par le même auteur. Série complète du *Réveil*.

Liste des Dépôts où se vend LE REVEIL :

MONTREAL.

- J. M. CARRON, 501, Rue Craig.
- S. E. RIVARD, 625 Rue Craig.
- F. E. GRAFTON, 740, Rue Craig.
- J. T. HENDERSON, 67, Rue St. Laurent.
- J. B. JACQUES, 213, Rue des Seigneurs.
- RICHARD RENAUD, 10, Carré Chaboillez.
- MME. CHABERT, 941, Rue Ste. Catherine.
- LE CAPPELAIN HERBERT, 238, Rue St. Joseph.
- JOHN FISHER & CO., 125, Rue St. Francois Xavier.
- MURRAY & CO., 387, Rue Notre-Dame.
- WM. DRYSDALE & CO., 232, Rue St. Jacques.

QUÉBEC.

- C. E. HOLIWELL & CO., 10, Rue Buade, Haute Ville.
- M. MILLER & SON, 59, Rue St. Pierre, Basse Ville.

PROGRES!

NOUVEAUX MAGASINS DE

CHAUSSURES

No. 260, Rue St. Joseph, 260,

Vis-à-vis chez Frs. Laflamme, boulanger,

No. 60, Rue du Pont, 60,

ST. ROCH.

M. GEO. BINET

Désire instruire ses amis et le public en général qu'il a en mains un assortiment considérable de

Chaussures Fines et de Travail

De la plus grande élégance et de la première qualité qu'il vendra
A TRÈS-BON MARCHÉ.

Il est aussi prêt à recevoir des COMMANDES pour des ouvrages de toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures

Les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers;

Le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en mains, telles que: BOTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants; BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et

Garçons;
CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.

Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

Québec, 9 sept. 1876.—4m.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE,

BASSE-VILLE,

QUÉBEC.

BATISSE STADACONA.

W. M. McDONALD

Nos. 56 et 58

RUES COUILLARD ET ST. JEAN,
HAUTE-VILLE, QUEBEC

Spécialité d'ouvrages en peinture faits à la campagne.

M. McDonald désire attirer l'attention des personnes de la campagne au sujet des travaux en peinture qu'elles ont à faire faire.

M. McDonald a constamment une trentaine d'hommes expérimentés et très-habiles employés à ce genre d'ouvrage, dans différentes paroisses, etc., etc.

M. McDonald prie les résidents de la campagne de bien vouloir lui faire une visite avant de faire exécuter leurs commandes par des personnes sans expérience, et qui ignorent les nouveaux styles qui peuvent être introduits tous les jours.

IMPORTATEUR ET MARCHAND

DE
TAPISSERIES, PEINTURES,
HUILES, VITRES,
MASTIC, VERNIS,
PINCEAUX, ETC., ETC.

M. McDonald saisit la présente occasion pour annoncer à ses pratiques de la ville qu'ayant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toutes les commandes, telles que: Peinture de maisons et d'enseignes, simple et décorative; Peinture à Fresque, Tapisserie, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le dernier goût, sous le plus délié et à court des conditions libérales.

W. M. McDONALD, Peintre

2 sept. 1876.

EMILE JACOT,



IMPORTATEUR DE Montres & Bijoux Fins

ARGENTERIE ET PENDULES,

No. 37, Rue de la Couronne,

ST. ROCH, QUEBEC

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses pratiques et le public en général qu'il vient de recevoir d'Europe un assortiment considérable de Montres en or et en argent, bijouteries de toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix réduits.

AGENT POUR LES CÉLÈBRES

LUNETTES BREVETÉES DE BLACK.

27 mai, 1876.—2 m.

J. & W. REID

No. 40 RUE ST. PAUL

QUEBEC

Manufacturiers de Papier-Foutre pour le lambrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier goudronné pour couvertures de maisons

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla de toutes grandeurs et de toutes qualités

Sacs de papier faits à la machine, pour épicerie et nouveautés, de toute qualité et de toute dimension

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits, faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De Papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre

Enfin de toutes sortes de Papeteries.

Le tout au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID.

27 mai, 1876.—4f.

VIN DE QUININE

DE

CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,

Les dépressions morales,

La dyspepsie,

La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES

CONTREFAÇONS À BON MARCHÉ

QUI NE CONTIENNENT

NI QUININE,

NI SHERRY.

Le seul Vin de Quinine véritable est celui de

CAMPBELL.

Nous n'avons rien à faire avec les imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T. LeDroit, J. B. Z. Dubou et Gingras & Langlois, à Québec.

3 juin, 1876.—6m.

LE REVEIL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAIT LE SAMEDI

BUREAUX, 19, PLACE D'ARMES, MONTREAL

Abonnements pour le Canada

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00
Pour quatre mois..... 1.00

Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.

Pour l'année.....\$3.50
Pour quatre mois..... 1.25

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois \$0.75
Pour 3 mois 2.00
Pour 6 mois 3.00
Pour l'année 4.00
Chaque ligne additionnelle 0.10

Imprimé et publié par A. Buies, propriétaire et rédacteur-en-chef, 19, Place d'Armes, Montréal